

A contre-courant

par Claude Lévi-Strauss

En janvier 1967, paraît le deuxième tome des « Mythologiques », consacré une fois encore aux mythes culinaires des Indiens d'Amérique du Sud. Un entretien avec Guy Dumur

« L'anthropologie me donnait, à tort ou à raison, l'impression d'aller jusqu'à l'extrême limite du possible dans l'exploration de ce qui était le but de la philosophie. »

Claude Lévi-Strauss. – Quand j'ai décidé, non pas de faire de l'anthropologie, mais de mener un genre de vie qui permette une certaine dose d'anthropologie, je n'avais pas la moindre idée de ce que c'était. Le premier et le seul qui eût évoqué cette possibilité devant moi, lorsque j'étais encore à l'École normale, ç'a été Paul Nizan. Au cours d'un dîner, il m'a parlé d'un mémoire qu'il préparait sur la mort et c'est à ce moment-là que j'ai compris qu'une carrière qui passait par l'agrégation de philosophie pouvait déboucher sur autre chose. Ce qui m'attirait alors, c'était plus le genre de vie que le genre d'études que supposait la carrière d'anthropologue. Pour quelqu'un qui avait le goût du camping et des grandes marches, c'était une solution moyenne – entre l'enseignement de la philosophie et les loisirs dirigés... Mais la vraie question que vous posez est de savoir pourquoi, ayant mis le pied dans l'anthropologie, j'ai persisté et m'y suis trouvé à l'aise. C'est probablement à cause d'un certain absolutisme dont je ne dirai pas qu'il caractérise aujourd'hui ma pensée, mais qui était très certainement une de ses composantes quand j'étais adolescent.

Le langage des villes

A cette époque, j'avais le sentiment qu'avec la philosophie, je m'arrêtais à mi-chemin, que je m'arrêtais à certaines formes de pensée, à une tradition qui était celle de notre société occidentale, et à certains types de problèmes. Tandis que l'anthropologie me donnait, à tort ou à raison, l'impression d'aller jusqu'à l'extrême limite du possible dans l'exploration de ce qui était le but de la philosophie. Parce que l'anthropologie, au lieu de considérer une expérience humaine circonscrite dans le temps et dans l'espace, se donnait pour objet la totalité des expériences humaines connues ou possibles. Il ne s'agissait plus d'étudier seulement les penseurs de notre civilisation

– celle de la Grèce et de Rome – mais de recenser toutes les formes de pensée repérées ou attestées comme étant humaines. J'avais le sentiment que si j'arrivais à comprendre ce qui était le plus difficile, je me trouverais mieux placé pour comprendre le reste. Et quand je dis le plus difficile, c'est qu'il y a plus d'obstacles apparents à la compréhension lorsqu'il s'agit de sociétés très exotiques.

Ces sociétés représentent, il ne faut pas l'oublier, 99% de l'expérience totale de l'humanité. Après tout, la civilisation occidentale est la fois très tardive dans le temps et très circonscrite dans l'espace. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'immense majorité de la Terre était habitée par des peuples que nous appelons primitifs.

Après l'agrégation de philosophie, j'ai commencé par la sociologie, et c'est une chaire de sociologie que j'ai occupée à l'université de Sao Paulo, lorsque j'y suis arrivé pour la première fois en 1935. Mais, déjà, cette sociologie, telle que je la pratiquais de façon empirique, était une sorte d'ethnologie appliquée à nos sociétés occidentales. Ce qui m'intéressait essentiellement, c'étaient des phénomènes qui, risquant de passer inaperçus de la conscience commune, permettaient un décryptage de la réalité : par exemple, la sociologie des villes. Les villes représentent une création en apparence totalement arbitraire. Sauf dans les cas, très rares, où elles ont été planifiées, elles ont poussé toutes seules, comme des plantes ou un paysage géologique. Il faut apprendre à lire cette espèce de hiéroglyphe qu'est le tracé des rues. Les changements de style architectural d'un quartier à l'autre, le fait que certains types d'activités se développent dans certains quartiers, tout cela demande à être déchiffré et constitue, dès qu'on est arrivé à le comprendre, tout un message dans une langue inconnue... Sao Paulo était un lieu d'étude privilégié. C'était la ville la plus anarchique qu'on pût imaginer, qui avait poussé dans un chaos total...



Guerrier Iroquois, gravure de J. Laroque tirée de « l'Encyclopédie des voyages » (1796)

Le Nouvel Observateur. – Vous n'avez cependant pas été tenté de poursuivre cette recherche ethnographique dans nos propres villes et vous avez été plutôt attiré par les indigènes du Brésil...

C. Lévi-Strauss. – L'occasion était trop belle, avouez-le, le sujet trop vaste et trop passionnant pour que, à partir du moment où je commençais à y pénétrer, je ne sois pas complètement absorbé par lui.

« Barbares » et « sauvages »

N. O. – Comment cette recherche anthropologique s'insère-t-elle dans le courant de la pensée contemporaine ? Pensez-vous qu'elle apporte quelque chose à la philosophie ?

C. Lévi-Strauss. – Oui et non, j'ai fait de

l'anthropologie pour essayer de sauvegarder, à l'intérieur de notre société, de nos propres formes de pensée, ce qui risquait d'être méconnu et sacrifié. Si ma recherche s'insère dans les préoccupations contemporaines, c'est plutôt en en prenant le contre-pied et en essayant de maintenir un certain nombre d'évidences et de « valeurs » qui tendraient à être négligées et qui sont probablement condamnées. C'est un travail de sauvetage beaucoup plus qu'une participation active à une œuvre commune. Si je participe au mouvement général de notre civilisation, c'est à contre-courant.

N. O. – Quelles sont ces valeurs que vous voulez sauver ?

C. Lévi-Strauss. – J'ai employé le mot

« valeur », mais ne l'aime pas beaucoup. Sauvegarder des « valeurs » serait un travail de missionnaire et ça n'est pas du tout ce que j'essaie de faire. Disons que je me sens peu de goût pour le siècle où nous vivons. Ce qui me semble être la tendance actuelle, c'est, d'une part, l'emprise totale de l'homme sur la nature et, d'autre part, l'emprise de certaines formes d'humanité sur d'autres. Mon tempérament et mes goûts me portent bien davantage vers des époques plus modestes et peut-être plus timides mais où un certain équilibre pouvait être maintenu entre l'homme et la nature, entre les formes diverses et multiples de la vie, que ce soit la vie animale et végétale, entre les différents types de culture, de croyance, de coutumes ou d'institutions. Ce n'est pas pour perpétuer cette diversité que je lutte, mais pour en préserver le souvenir.

N. O. – N'y a-t-il pas une contradiction entre ce que vous venez de suggérer et les méthodes scientifiques que vous utilisez ? Ceux qui admirent en vous le « structuraliste » ne risquent-ils pas de voir dans cette défense du passé une sorte de paradoxe ?

C. Lévi-Strauss. –

Je ne mets pas en doute les progrès de la connaissance scientifique. Au contraire, je m'en sers pour m'attaquer à des domaines qui étaient jusque-là difficilement accessibles en raison de l'insuffisance de nos moyens d'investigation. Mais, à l'inverse de ce que les philosophes n'ont cessé de faire depuis les Grecs, j'essaie de mettre nos propres moyens de connaissance au service de méthodes et de principes de pensée autres que ceux de ma civilisation.

Pour parler brutalement, voilà quelques centaines d'années, ou même milliers d'années, que la pensée dite « primitive » a servi de paillason à la réflexion philosophique. On a considéré que ce qu'il y avait dans l'esprit des barbares (pour les Grecs ou les Chinois) ou des « sauvages » (plus récemment pour nous) n'avait d'intérêt que dans la mesure où cela nous aidait à comprendre le progrès même de la conscience dans la civilisation occidentale. Je fais exactement le contraire. Le paradoxe n'existe que pour ceux qui exigent que j'aie une philosophie et qui, lorsqu'ils ne la trouvent pas, me reprochent de ne pas en avoir ou bien la fabriquent eux-mêmes. Alors que la réflexion philoso-

« Ce qui me semble être la tendance actuelle, c'est, d'une part, l'emprise totale de l'homme sur la nature et, d'autre part, l'emprise de certaines formes d'humanité sur d'autres. »

phique ne me sert que de moyen pour faire comprendre autre chose à mes contemporains, dans un langage qui leur soit accessible.

N. O. – *Et l'univers de la religion ?*

C. Lévi-Strauss. – A l'égard du domaine religieux, je me sens un peu embarrassé. Il est vrai que j'occupe, à l'Ecole des Hautes Etudes, une chaire de « religions comparées des peuples sans écriture », mais je suis incapable de voir dans la religion autre

transforme. C'est ce lien qu'il m'importait de faire percevoir. De mes expériences sur le terrain, à une époque où j'étais préoccupé surtout par le problème des parentés, j'ai acquis un sentiment très aigu que le mythe n'est pas une fabulation gratuite, une création libre de l'imagination, mais qu'il colle d'extrêmement près à tous les détails en apparence les plus insignifiants de l'existence pratique ; et il me serait impossible d'interpréter un mythe recueilli par d'autres que moi si je ne connaissais pas les paysages, les plantes, les animaux, les activités techniques, les genres de vie de la région où il s'est formé.

Qu'est-ce que le structuralisme ?

Le structuralisme n'est pas une doctrine philosophique, mais une méthode. Il prélève les faits sociaux dans l'expérience et les transporte au laboratoire. Là, il s'efforce de les représenter sous forme de modèles, prenant toujours en considération, non les termes, mais les relations entre les termes.

Il traite ensuite chaque système de relations comme un cas particulier d'autres systèmes, réels ou simplement possibles, et cherche leur explication globale au niveau des règles de transformation permettant de passer d'un système à un autre système, tels que l'observation concrète, linguistique ou ethnographique, peut les saisir.

Il rapproche ainsi les sciences humaines des sciences physiques et naturelles, puisqu'il ne fait rien d'autre, en somme, que mettre en pratique la remarque prophétique de Niels Bohr, qui écrivait en 1939 : « *Les différences traditionnelles entre les cultures humaines ressemblent à beaucoup d'égards aux manières différentes, mais équivalentes, selon lesquelles l'expérience physique peut être décrite.* »

C. L.-S.

« Après tout, la cuisine, c'est la nutrition, et la nutrition, c'est l'activité essentielle par laquelle l'homme est en rapport avec son milieu et par laquelle il le transforme. »

chose qu'un énorme réservoir de constructions idéologiques et de représentations, sans que je sois pour autant imperméable à ce qui peut s'y investir d'affectivité ou de sentiments. Pour moi, le domaine de la pensée religieuse n'est pas différent de celui de la pensée tout court.

La « cuisson » sociale

N. O. – *Est-ce pour cela que vous avez préféré étudier, plutôt que les mythes religieux, les mythes « culinaires » ?*

C. Lévi-Strauss. – Je n'ai pas du tout « préféré »... Ces mythes se sont imposés à moi en me donnant l'impression, confuse au début, qu'ils étaient particulièrement rentables, si je puis dire, pour comprendre ce qu'était la pensée mythique. La préoccupation n'est pas dans mon esprit : elle est dans les mythes eux-mêmes et c'a été pour moi une surprise et un réconfort d'apprendre récemment d'un jeune ethnologue américain que, chez les peuples que j'ai étudiés et dont il connaissait la langue, l'opposition entre « le cru et le cuit » est si fondamentale que toute élévation d'un rang social à un autre s'appelle chez eux une « cuisson » ou une « fournée »... L'angle « culinaire » me permettait de rendre compte de cet embrayage du mythe sur la vie pratique et le monde extérieur.

Après tout, la cuisine, c'est la nutrition, et la nutrition, c'est l'activité essentielle par laquelle l'homme est en rapport avec son milieu et par laquelle il le

Incinérer le tabac

N. O. – *Avec « Du miel aux cendres », c'est encore une opposition comparable à celle que vous mettez en évidence dans « le Cru et le Cuit » ?*

C. Lévi-Strauss. – Une opposition plus large, plus ample, car le miel est du « plus que cru », puisque les abeilles le servent à l'homme tout prêt pour sa consommation, et le tabac de l'« ultra-cuit », puisque l'usage non pas exclusif, mais le plus courant, consiste à le fumer, donc à l'incinérer pour pouvoir le consommer. Mais j'essaie néanmoins de montrer que cette opposition n'existe pas seulement chez les Indiens du Brésil et que, au prix de certaines transformations, nous pouvons la retrouver également dans notre propre société. Il suffit de placer aux deux extrêmes la connotation

symbolique de termes comme « lune de miel » et « passer à tabac » pour voir que, chez nous aussi, le miel et le tabac sont les véhicules de notions puissamment contrastées. Il est frappant que, dans nos sociétés, les métaphores inspirées par le tabac, qui sont fort récentes, puisque le tabac était inconnu jusqu'au milieu du XVI^e siècle, se situent de façon sémantique dans un registre qui est celui de la violence, de la turbulence ou du désordre (« passage à tabac », « coup de tabac », « tabagie ») et soient venues spontanément s'inscrire à l'opposé des très vieilles métaphores inspirées par le miel (« tout miel », « doux comme le miel »). Intrinsèquement, la place du tabac, avant même qu'il existe, se trouvait marquée dans notre système sémantique, du fait même qu'existait le miel qui n'avait pas sa contrepartie.

Dialogue avec Rousseau

Chez les Indiens d'Amérique du Sud, évidemment, les oppositions sont de nature différente. Le miel, en particulier, a une connotation beaucoup plus forte. Le miel, c'est le retour à la nature, l'aliment principal pendant la période de nomadisme de la saison sèche pendant laquelle on mourait de faim si, en un sens, on ne retournait pas à l'état de nature. Et c'est ainsi que le miel sert aussi à la prestation qui va du mari à ses beaux-parents par l'intermédiaire de sa femme. La signification qui est pour nous celle de « lune de miel » se retrouve donc aussi dans la pensée sud-américaine, mais avec des attributs beaucoup plus riches



Lévi-Strauss photographié par Edouard Boubat dans les années 1960

« Le miel est du "plus que cru", puisque les abeilles le servent à l'homme tout prêt pour sa consommation, et le tabac de "l'ultra-cuit", puisque l'usage le plus courant consiste à le fumer, donc à l'incinérer pour pouvoir le consommer. »

que ceux que nous lui donnons... Le tabac, comme le miel, d'ailleurs, qui est souvent utilisé à des fins de purification (vomissements rituels), joue le rôle d'intoxicant. Mais tandis que le miel est le symbole même d'un retour à la nature, le tabac, qui est l'instrument de communication avec les puissances surnaturelles, représente une attraction dans le sens inverse. Ce que le miel fait dans un sens, le tabac, avec des fonctions religieuses, le fait dans l'autre. Et l'on peut presque dire que le tabac « sauve » l'homme de la perte que représenterait un abandon complet à la douceur du miel, à l'état de nature.

N. O. – *Et le structuralisme ? Vous avez eu l'occasion, je crois, de protester contre l'abus qu'on en a fait – notamment en l'appliquant à des méthodes de critique littéraire ?*

C. Lévi-Strauss. – Je ne proteste pas. J'ai eu moi-même l'occasion, avec Roman Jakobson, de faire l'analyse structurale d'un sonnet de Baudelaire... Je crois que la vocation du structuralisme lui permet de s'étendre à l'étude de l'œuvre littéraire, mais peut-être pas de la façon dont ceux qui se prétendent structuralistes le font actuellement.

N. O. – *En dehors de ce sonnet de Baudelaire, n'y a-t-il par des sujets littéraires que vous avez envie d'aborder ?*

C. Lévi-Strauss. – Quand j'aurai terminé ces « Mythologiques », j'aimerais revenir à Rousseau, en refaire, dans mes cours au Collège de France et peut-être en vue d'un livre, une lecture qui ne serait peut-être pas érudite, mais qui serait une espèce de tête-à-tête, de dialogue entre un ethnologue du XVIII^e siècle, ou ce qui pouvait alors en tenir lieu, et un ethnologue du XX^e siècle.

PROPOS RECUEILLIS PAR G. D.

Dans le temps et dans l'espace

« Le savant n'est pas l'homme qui fournit les vraies réponses ; c'est celui qui pose les vraies questions. »

[« *Le Cru et le Cuit* »]

« Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes, que j'aurais passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être celui de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle. »

[« *Tristes Tropiques* »]

« Les Nambikwara n'ont qu'un mot pour dire joli et jeune, et un autre pour dire laid et vieux... »

[« *Tristes Tropiques* »]

« Quand nous commettons l'erreur de croire le sauvage exclusivement gouverné par ses besoins organiques ou économiques, nous ne prenons pas garde qu'il nous adresse le même reproche, et qu'à lui son propre désir de savoir paraît mieux équilibré que le nôtre. »

[« *La Pensée sauvage* »]

« L'ethnologue respecte l'histoire, mais il ne lui accorde pas une valeur privilégiée. Il la conçoit comme une recherche complémentaire de la sienne : l'une déploie l'éventail des sociétés humaines dans le temps, l'autre dans l'espace. »

[« *La Pensée sauvage* »]

« Les hommes ne sont pas tous semblables, et même dans les tribus primitives, que les sociologues ont dépeintes comme écrasées par une tradition toute-puissante, ces différences individuelles sont perçues avec autant d'application que dans notre civilisation dite "individualiste". »

[« *Tristes Tropiques* »]